

Synodalité et communion

Synodalité et communion : voilà deux mots du langage de l'Eglise actuelle, qui ne jouissent pas de la même aura. L'un, issu de la tradition, semble dire l'essentiel. L'autre, récemment inventé, essaie de dire comment l'atteindre. Pour en saisir la portée, il faut se situer dans l'expérience chrétienne, l'histoire de l'Eglise, des Eglises, ou l'histoire ecclésiale de chacune et chacun de nous, baptisés.

Faire parler les mots

« Ils étaient persévérants dans l'enseignement des apôtres et la communion (koinônia), la fraction du pain et les prières. » (Ac 2,42)

En lisant pas à pas le Nouveau Testament, il faut atteindre ce deuxième chapitre des Actes des Apôtres pour rencontrer le mot *communion*, *koinônia* en grec, un mot qui aura pourtant un bel avenir dans le langage chrétien. Luc décrit ici la première communauté née de la prédication de Pierre après la Pentecôte. Le mot *communion* est absent des évangiles, mais il prend une grande place dans les épîtres de Paul surtout, et au début de la 1^{ère} de Jean.

Quand j'étais responsable laïc de la Paroisse orthodoxe de Fribourg, de 1982 à 2003, je faisais de ce verset la règle de mon travail pastoral. Aujourd'hui, alors que j'approche du terme de mon chemin terrestre, et que je considère la vie de l'Eglise, des Eglises du Christ, il continue de me fasciner, voire de m'obséder. Et surtout ce qui m'en paraît le cœur palpitant, la communion.

Le Nouveau Testament nous a été donné d'abord en grec ; il faut donc préciser le sens du mot *koinônia*. Plutôt qu'un état, il dit une action : mettre en commun, partager, participer, faire communauté, créer des relations, même les relations intimes du couple, exercer la compassion, d'où l'entraide et l'aumône.

Le mot latin *communio* reprend une partie de ces sens : la participation, la mise en commun, l'appartenance à une même communauté, une même culture ; en particulier la communion de l'Eglise chrétienne face au monde païen.

Le mot *synodalité* est apparu ces dernières années. Mes dictionnaires de langue ne le signalent pas. Mais il n'est pas interdit d'inventer de nouveaux mots pour dire de nouvelles réalités. Si du moins la synodalité est une nouvelle réalité ! Ou une réalité que l'on redécouvre. Le mot *synodalité* dérive du grec *sunodos* : réunion, assemblée, avec la belle étymologie d'un *chemin commun*. Le mot désigne aussi ce que les Latins appellent *concilium*, *concile*, une assemblée convoquée pour prendre des décisions communes.

La première leçon à retenir de ces observations linguistiques, c'est que le travail en Eglise se fait toujours ensemble, en commun, en accord... et en marchant !

Débuts exemplaires d'une tradition synodale

Pour comprendre comment agit la communion dans l'Eglise, et comment la synodalité en découle – même quand le mot n'existe pas – revenons à l'expérience des premières communautés.

Rappelons le tableau, un peu embelli pour être exemplaire, de la communauté initiale : « Ils étaient persévérants dans l'enseignement des apôtres et la communion, la fraction du pain et les prières. »

Très tôt, des difficultés menacent cette unité : le comportement individuel de quelques convertis, comme le couple Ananias et Saphira, punis pour avoir rompu la communion de l'église (Ac 5,1-11), ou les poursuites des autorités juives qui font d'Etienne le premier martyr (Ac 6 et 7).

Mais le danger de division est à l'intérieur de la jeune Eglise : des convertis, venus du judaïsme, protestent contre la prédication de Paul et Barnabas à Antioche, auprès des païens. On décide de monter à Jérusalem, l'Eglise-mère, pour y rencontrer les apôtres et les anciens. C'est l'assemblée appelée souvent *concile* ou *synode de Jérusalem*. (Ac 15,1-35) Un **premier exemple de synodalité**.

Le conflit provoqué à Antioche est identifié. A l'initiative de quelques fidèles, les apôtres et les anciens engagent une « grande discussion ». On entend l'accusation et la défense. Pierre, le frère aîné, calme les esprits. « Toute la foule se tait » pour écouter les témoignages de Paul et Barnabas. Jacques, l'évêque de Jérusalem, propose un *consensus fidei*. « Apôtres, anciens, avec toute l'église », choisissent des émissaires pour porter aux chrétiens d'Antioche une lettre qui contient des formules intéressantes : « Les apôtres, les anciens et les frères... Nous avons décidé unanimement... L'Esprit Saint et nous-mêmes, nous avons décidé... »

Dans l'épître aux Galates (2,9), Paul donne la conclusion de ce synode : « Reconnaissant la grâce qui m'a été donnée, Jacques, Céphas et Jean, considérés comme des colonnes, nous donnèrent la main, à moi et à Barnabas, en signe de *communio* (*koinônia*), afin que nous allions, nous vers les païens, eux vers les circoncis. » La communion est au terme du conflit. Et le chemin commun entrepris pour le résoudre est un modèle de synodalité.

Voici un **deuxième exemple de synodalité**, un modèle qui en élargit l'éventail. Pour résoudre un problème d'un autre ordre, mais tout aussi grave, Paul engage une action de *communio* qu'il évoque dans plusieurs lettres.

Selon l'épître aux Romains (15,25-27), il lance une collecte en faveur des *saints* de Jérusalem, les frères et les sœurs qui vivent dans des conditions matérielles difficiles : « Maintenant je vais à Jérusalem pour le service (*diakônia*) des saints : car la Macédoine et l'Achaïe ont trouvé bon de faire une *communio* (*koinônia*) pour les pauvres des saints de Jérusalem. » Une communion, c'est-à-dire une collecte.

Pour Paul, ce partage, cette *communio* est semblable à la communion à la Table du Seigneur, aux mystères sacrés. Communiant au corps et au sang du Christ, tous ceux qui rompent cet unique pain deviennent un seul corps. (cf. 1 Co 10,16-17) Si on refuse ou ignore ou méprise le frère, proche ou lointain, on ne peut accéder à la Table du Seigneur, ni être « invité au festin des noces de l'Agneau » (Ap 19,9).

Dans la 2^{de} Epître aux Corinthiens (9,11-13), il parle de cette collecte et, pour stimuler leur générosité, il donne l'exemple des Macédoniens. Il insiste sur le lien de la collecte avec le Repas du Seigneur en utilisant plusieurs mots du langage liturgique : « Vous serez enrichis en tout par toutes sortes de libéralités qui feront monter par nous une *action de grâce* (*eucharistia*) vers Dieu. Car le *service* (*diakonia*) de cette *collecte* (*leitourgia*) non seulement comblera les besoins des saints, mais fera abonder les *actions de grâce* (*eucharistia*) envers Dieu. Appréciant ce *service* (*diakonia*) à sa valeur, ils *glorifieront* (*doxa*) Dieu pour la fidélité de votre *confession* (*omologia*) envers l'Évangile du Christ et pour votre générosité dans la *mise en commun* (*koinônia*) avec eux et avec tous. » La liturgie est une, à la fois sacrement de l'autel et sacrement du frère.

La rupture, le schisme, entre ces deux sacrements est aussi grave que les désaccords sur la confession de foi. Grand admirateur de saint Paul, Jean Chrysostome, qui fut dix ans évêque de Constantinople, vers 400, revenait sans cesse, dans ses prédications, sur cette logique liturgique. Le voici, encore prêtre à Antioche, reprochant à son auditoire ses contradictions : Vous accédez à la Table du Seigneur, tout en ignorant, en effaçant le pauvre qui est à votre porte :

« Nourrissons le Christ, donnons-lui à boire, donnons-lui des vêtements. Voilà ce qui est digne de cette table auguste. Avez-vous été reçus à la table royale ? Avez-

vous été remplis de l'Esprit-Saint ? » S'adressant à chacun en particulier, il ajoute : « Quand tu ignores le pauvre, ce n'est pas le pauvre seulement, *c'est aussi l'Eglise qui est outragée*. De même que tu fais de la cène du Seigneur ta chose à toi, de même tu t'adjuges le lieu, et *tu te sers de l'Eglise comme ta maison à toi*. L'Eglise a été faite, non pour diviser ceux qui s'y rassemblent, mais pour unir ensemble ceux qui sont divisés, et c'est ce que signifie ce mot de *synode*. »¹ Pour le Chrysostome, *église* et *synode* sont quasi synonymes.

Tu te sers de l'Eglise comme ta maison à toi ! C'est la tentation de tous ceux qui ont une autorité dans l'Eglise, ou y exercent un service, ou s'en servent comme argument, ou en parlent à tort et à travers, croyant la connaître. Chacun de nous peut s'y retrouver ! *Tu te sers de l'Eglise comme ta maison à toi !* Alors qu'elle doit être un *synode*, un chemin commun qui nous conduit ensemble vers le Royaume.

Une longue histoire synodale

Plus souvent qu'on ne le croit, des périodes agitées dans l'Eglise, des conflits doctrinaux, disciplinaires, politiques ou personnels, obligèrent à réunir des évêques, des clercs, des théologiens, parfois des laïcs, en synodes ou conciles.

Dès la fin du II^{ème} siècle, en Orient, des synodes régionaux tentent de contrer des hérésies ou de s'accorder sur la date de Pâques. En 325, à Nicée, à la suite de conflits sur le contenu et l'expression de la foi, la manière de la vivre en Eglise, commencent les Conciles œcuméniques : ils définirent les dogmes de foi, et des canons, ces règles de discipline et de relations dans et entre les Eglises locales.

L'institution synodale tient une place importante dans la gouvernance des Eglises d'Orient et d'Occident, avec des hauts et des bas, au gré des soubresauts de l'histoire. Après le schisme du XI^{ème} siècle, elle perdure en Orient. En Occident, elle faiblit, sous la primauté renforcée de l'évêque de Rome et la *réforme grégorienne*. Le 4^e Concile du Latran, en 1215, pour réaliser ses réformes, impose la tenue de synodes réguliers. Au XV^e s., les conciles de Constance et de Bâle tentent en vain de placer l'autorité du concile au-dessus du pouvoir primatial du pape. Au XVI^e s., face à la montée en puissance de la Réforme, le Concile de Trente impose des synodes réguliers pour mener à bien la rénovation de l'Eglise de Rome. L'évêque de Milan, Charles Borromée, bien connu en Suisse, très actif dans ce renouveau, en dix-neuf ans, a tenu six synodes provinciaux et onze synodes diocésains.

Malgré une relance en 1917, l'institution synodale est en perte de vitesse, jusqu'à l'optimisme qui suit Vatican II. Dans les années 1970, un enthousiasme nouveau, un goût d'audace, relance les synodes diocésains. En Suisse, le Synode 72 est exemplaire ; décidé par la Conférence des évêques, il se déroula de 1972 à 1975, simultanément dans tous les diocèses. Avec une dispense de Rome, tous les participants, clercs et laïcs, disposaient du même droit de vote, en plénum et en commission, les laïcs formant souvent la moitié de l'assemblée. Les décisions et recommandations furent ensuite centralisées et les évêques transmirent les requêtes à Rome, où se prennent... ou ne se prennent pas les vraies décisions.

Pour les thèmes essentiels et généraux, dans la tradition romaine, les synodes régionaux ou locaux ne sont que consultatifs. Le pape François encourage la pratique synodale, mais rappelle aussi que toute décision mettant en jeu l'unité de l'Eglise universelle ne peut être prise que par le Magistère, *in fine* par le pape.

Je n'ai pas l'intention – ni la compétence – d'évaluer le processus synodal actuel. Quels qu'en soient les résultats, il ne faudrait pas que son issue se réduise à un cul-de-sac ou à un mur des lamentations. On sait maintenant, d'expérience, que la fameuse formule qu'on a voulu tirer d'une homélie de saint Augustin², *Roma locuta, causa finita, Rome a parlé, l'affaire est terminée*, ne fonctionne plus.

Souvenez-vous de la lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis* de Jean-Paul II, à la Pentecôte 1994. Le pape tente de clore pour toujours le débat sur l'ordination des femmes à la prêtrise : « Afin qu'il ne subsiste aucun doute sur une question de grande importance qui concerne la constitution divine elle-même de l'Église, je déclare, en vertu de ma mission de confirmer mes frères, que l'Église n'a en aucune manière le pouvoir de conférer l'ordination sacerdotale à des femmes et que cette position doit être définitivement tenue par tous les fidèles de l'Église. » (§ 4)

Roma locuta, causa finita. Mais ce ne fut pas le cas. Encore moins maintenant où certains synodes nationaux revendiquent l'ordination des femmes à la prêtrise ou au moins demandent que l'on étudie la question avec sérieux.

Synodalité et gouvernance

Dans les *remontées* qu'encourage le processus synodal actuel, bien des critiques visent l'autorité institutionnelle, la gouvernance verticale, le *cléricalisme*, une maladie dont l'Église romaine n'est de loin pas la seule à pâtir.

La thérapeutique de cette pathologie ne peut venir que de l'intérieur même du *sensus ecclesiae*, de la conscience que l'Église-communion a d'elle-même et de sa mission. Si certaines revendications viennent de l'*esprit du monde*, il est tout aussi évident qu'il y a des manières *mondaines* d'exercer l'autorité dans l'Église. Le cléricalisme naît de la folie du monde, non de la sagesse de la croix, si j'ose dire.

Voici un **troisième exemple de synodalité**, dans un petit livre du V^e siècle, de Vincent de Lérins, le *Commonitorium*. C'est lui qui donne ce conseil aux évêques, théologiens, prêtres, catéchistes : « Enseigne ce que tu as appris. Dis les choses de manière nouvelle, sans dire pourtant des choses nouvelles. » *Non nova, sed nove.*

Vincent raconte l'histoire de Photin, évêque de Sirmium au IV^e siècle. Ce pasteur intelligent, érudit, parlant grec et latin, doué d'une belle éloquence, « administrait son diocèse en vrai catholique »³ ; il était aimé de son peuple. Et soudain Photin se met à répandre de nouvelles doctrines, niant la plénitude de la Trinité et affirmant que Jésus n'est qu'un homme. Alors ses ouailles s'en offusquent et ne suivent plus leur berger, les disciples refusent d'écouter ce maître. « Heureusement, écrit Vincent, les brebis du Christ commises à ses soins veillaient constamment sur la foi catholique. Prudentes, elles se rappelèrent bientôt les avertissements de Moïse sur les faux prophètes (Dt 13,1-4). En dépit de leur admiration pour leur prophète et leur pasteur, elles s'aperçurent du péril. Celui qu'auparavant elles suivaient comme le bélier du troupeau, elles commencèrent à le fuir comme un loup. »⁴ *Les brebis du Christ veillaient constamment sur la foi catholique. Le sensus fidei !*

Un **quatrième exemple de synodalité**, où l'on voit les évêques eux-mêmes légitimer le *sensus fidei* de cette part du peuple de Dieu qu'on appelle *laïcs*.

Le 6 janvier 1848, le pape de Rome Pie IX écrit *aux Chrétiens d'Orient* la lettre apostolique *In suprema Petri apostoli sede*. S'adressant en particulier « à ces Orientaux qui, quoique se glorifiant du nom de Chrétiens, se tiennent éloignés de la communion du Siège de Pierre », Pie IX les invite « à rentrer enfin dans le bercail des troupeaux du Seigneur, (...) de revenir à la véritable Église et à ce Saint Siège ». Cinq mois plus tard, les primats des quatre patriarchats orientaux - Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem - avec les membres de leurs synodes, 33 évêques au total, répondent par une longue lettre, critique et argumentée, où l'on trouve ces lignes qui aident à saisir le rôle de tous les baptisés dans la synodalité :

« Le dogme chrétien est confié à la garde de la totalité du peuple de l'Église, qui est le corps du Christ. Chez nous aucune innovation n'a pu être introduite ni par les patriarches ni par les conciles ; car chez nous, le défenseur de la foi est le corps

même de l'Église, c'est-à-dire le peuple lui-même qui veut que son dogme religieux reste éternellement immuable et conforme à celui de ses Pères. » (§ 17)

Dans le rituel orthodoxe du baptême, après avoir été plongé dans la mort et la résurrection du Seigneur, le baptisé reçoit la chrismation, l'onction du saint chrême sur le front, les yeux, les narines, la bouche, les oreilles, la poitrine, les mains et les pieds, avec chaque fois la formule *Sceau du don du Saint Esprit. Amen.* Selon de nombreux théologiens orthodoxes, ce don fonde le *sensus fidei* de tous les baptisés.

En voici une application concrète au début du XX^{ème} siècle. C'est mon **cinquième exemple de synodalité**. En Russie, l'Église orthodoxe est en crise ; depuis deux siècles, elle est étouffée, otage du pouvoir impérial et privée d'un primate, le patriarche. Comme l'Église catholique romaine cinquante ans plus tard, elle est en quête de renouveau. Réclamé par la base du clergé et des fidèles, par des mouvements populaires, et préparé pendant douze ans, le Concile de l'Église russe se déroule dans les soubresauts de la révolution, du 15 août 1917 au 7 septembre 1918, quand les bolcheviques y mettent fin.⁵

L'assemblée conciliaire réunit 565 membres, dont 80 évêques. Les délégués clercs et laïcs ont été élus selon les trois niveaux des paroisses, doyennés et diocèses. Et 299 laïcs forment la majorité de l'assemblée. Tous les délégués ont une voix délibérative. Les décisions sont prises à la majorité absolue. Mais une procédure subtile maintient le charisme qui fait de l'évêque un *gardien*, un *veilleur* (episkopos). Quand l'assemblée approuve une constitution établissant une loi générale ou un principe fondamental, la conférence des évêques l'examine « selon sa conformité à la Parole de Dieu, aux dogmes, aux canons et à la Tradition de l'Église ». Si la conférence des évêques la refuse par au moins trois-quarts des voix, en justifiant son refus, l'assemblée générale peut la modifier et la proposer à nouveau. Un second refus lui fait perdre sa valeur de constitution conciliaire.

« Ne rien faire sans l'évêque, disait Ignace d'Antioche. Être accordé avec lui comme les cordes à la cithare, pour créer la symphonie de l'amour. »⁶ Les membres du Concile s'en souvenaient. Le concile, le synode n'est pas une assemblée parlementaire. L'Église est à la fois synodale et hiérarchique. Sous l'impulsion de l'Esprit Saint invoqué et écouté, la synergie des laïcs et des clercs, avec les évêques, a fait de ce concile un événement très important pour la vie de l'Église russe. Il est exemplaire dans la mesure où il met en œuvre une vraie synodalité, articulant autorité verticale et autorité horizontale. Même si une partie des réformes ont avorté, à cause de la rigueur des temps ou de la faiblesse des hiérarques.

La synodalité n'est pas un remède-miracle aux maux de l'Église. Elle est le chemin naturel et difficile qu'elle doit parcourir sans cesse vers la communion.

Revenons à la communion

Le mot *communion* est un mot *multifaces* : Première communion, communion sous les deux espèces, exclusion de la communion, communion anglicane, table de communion, ou communion des Églises pour la communion de l'Église, la tâche du Conseil œcuménique des Églises, et de tous les chrétiens... Le grec *koinônia* ajoute un sens absent de la langue latine : la relation amoureuse du couple. Un sens utile aux Églises, car il dit l'intime de leur vie, au-delà d'une communion formalisée dans des règles canoniques. *Communion* est un mot *multifaces*, non parce qu'il dirait tout et n'importe quoi, mais parce qu'il dit le cœur de notre expérience en Église. On peut dire un mot *interface* : la communion tend des liens entre Dieu, l'Église, le monde, entre tous les baptisés, et au-delà des murs de l'église. Communier et communiquer.

On ne peut emprisonner le mot dans une définition. Au terme, la communion est l'Être vers lequel elle nous conduit, la Trinité qui est par essence communion, danse d'amour, au-delà de nos mots et de nos métaphores.

« Ô Toi l'au-delà de tout, comment t'appeler d'un autre nom ?
Quelle hymne peut te chanter ? aucun mot ne t'exprime.
Quel esprit peut te saisir ? nulle intelligence ne te conçoit. »
(Grégoire de Nazianze)

Quand je ne sais plus que dire de la communion, je contemple l'icône de la Trinité du moine André Roublev.

Communion et synodalité ne sont ni synonymes, ni équivalents dans la vie de l'Eglise. En simplifiant, je dirais que la communion est l'être de l'Eglise, sa note la plus forte, *une* et *catholique*. Et que la synodalité est l'effet de la communion sur le fonctionnement de l'Eglise et sa structure. La synodalité est à la fois le fruit de la communion, le moyen de la communion et la condition de la communion. Elle porte donc une lourde responsabilité dans la vie de l'Eglise, au jour le jour, dans tous les lieux où se vit la communion : familles chrétiennes, paroisses, communautés monastiques, diocèses, patriarcats, *Eglise répandue dans le monde entier*.

Le risque actuel est peut-être de faire de la synodalité une formule magique, une recette ou une procédure technique dont on attend la solution des problèmes actuels de l'Eglise. De toute façon, *le mot et la chose* ne sont rien s'ils ne sont pas en relation vitale avec la communion.

L'exigence de communion devrait engendrer naturellement ce qu'on appelle synodalité. C'est-à-dire

- l'expression de la voix de *toute l'Eglise*, du *peuple de Dieu*,
- la prise de décision qui tient compte du *sensus fidei* des fidèles,
- l'attention aux besoins du monde, conjuguée avec la fidélité à la Tradition,
- la conversion des communautés sous l'impulsion de l'Esprit Saint,
- l'appel vers le Royaume, à travers le labyrinthe du monde, et au-delà.

Le moule liturgique

Vous connaissez la salutation finale de Paul dans sa 2^e épître aux Corinthiens (13,13) : « La grâce du Seigneur Jésus Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint Esprit soient avec vous tous. » Avec ces mots, le prêtre catholique ouvre la messe, le prêtre orthodoxe salue le peuple au début du canon eucharistique. D'emblée, le ton est donné : grâce, amour et communion. La communion se réalise et se manifeste dans l'assemblée eucharistique. Ou plutôt se donne à elle quand l'Esprit invoqué « vient et demeure en elle ». Si la communauté - paroissiale ou monastique - brise cette communion, elle ne peut célébrer l'eucharistie. Une communauté divisée qui célèbre l'eucharistie est dans le mensonge ou le déni.

Dans la Liturgie orthodoxe, avant le Credo, le Symbole de foi, le diacre invite les fidèles : « Aimons-nous les uns les autres... » et l'assemblée répond : « ...afin que dans un même esprit nous confessons le Père, le Fils et le Saint Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible. » Et le baiser de paix scelle la présence du Christ parmi les fidèles... ou le chasse, si la communauté est divisée !

La communion est l'être de l'Eglise du Christ. Quand cette Eglise - l'ensemble des baptisés - est divisée, la communion s'efface. C'est ce qu'on appelle le *schisme*, une déchirure, ou l'*hérésie*, la scission. Ces mots, Paul les utilise dans ses reproches aux fidèles de Corinthe (1 Co 11,18-20) : ils prétendent se réunir *en église* malgré les divisions, les *schismes* (schismata) ou les *scissions* (haireseis) qui rompent la communion. « Vous réunissant ainsi, ce n'est pas le repas du Seigneur que vous prenez. » Or, juste après ces reproches, Paul donne du *repas du Seigneur* le récit qui est au cœur de nos Eucharisties. Et il conclut : « Ainsi donc, mes frères, quand vous vous réunissez pour manger, attendez-vous les uns les autres. » (33) Sur le chemin synodal, cela aussi, c'est « discerner le corps du Seigneur » (29).

La célébration eucharistique est le moule où se forment la synodalité et la communion de l'Eglise. Toute vraie communauté chrétienne naît de l'Eucharistie :

- Elle chante la louange de la Trinité qui la réunit.
- Elle accueille la Parole de Dieu comme une entrée dans le Royaume.
- Elle confesse sa foi (omologia).
- Elle intercède pour l'Eglise, le monde, la société et la Création.
- Elle rend grâces (eucharistia) pour les dons du Seigneur : « Ce qui est à toi, le tenant de toi, nous te l'offrons en tout et pour tout. »⁷
- Elle ratifie par ses AMEN le mémorial (anamnèse) de la dernière Cène et l'invocation (épiclese) de l'Esprit Saint sur le pain et le vin pour qu'il les change en Corps et Sang du Seigneur.⁷ La liturgie romaine suit un ordre inverse.
- Elle prie pour que « nous tous qui participons au même Pain et au même Calice, nous soyons unis les uns aux autres dans la communion (koinônia) de l'unique Esprit Saint »⁷. Pour que son Souffle fasse d'une communauté diverse par les voix et les langues une *symphonie*, un autre nom de l'Eglise.
- Elle accède à la Table des noces de l'Agneau et au festin du Royaume.
- Elle *sort* vers le monde, dynamisée par la présence du Ressuscité. A la fin de la Liturgie, « le prêtre, se tournant vers le peuple, dit à voix haute : 'Sortons en paix !' »⁷

En concélébrant l'Eucharistie, le peuple des baptisés se réunit *en synode*, un chemin commun où se réalise la communion et se constitue l'Eglise.

Les Pères de l'Eglise le rappellent sans cesse : Nous avons pour notre vie commune deux modèles performants, la Trinité et l'Eucharistie. Le chant final de la Liturgie orthodoxe s'en émerveille : « Nous avons vu la vraie Lumière, nous avons reçu l'Esprit céleste, nous avons trouvé la foi véritable. Adorons l'indivisible Trinité, car c'est elle qui nous a sauvés. »

En concluant, je souhaite que le *synode* engagé par l'Eglise de Rome soit, bien sûr, un chemin commun, un *pèlerinage*. Peut-être sera-t-il un *exode*. Le but est plus Quelqu'un que quelque chose ou quelque part. Que le synode soit aussi une *liturgie*, un service public, avec le souci certes d'un bien commun, mais surtout la quête du Bien commun à tous, l'amour de la Trinité qui nous invite à sa table.

Assemblée générale des Amis de l'Abbaye d'Hauterive, 5 novembre 2022
Noël Ruffieux n.ruffieux@bluewin.ch

1 Jean Chrysostome, Homélie 27 sur 1 Corinthiens. En deux autres passages, *sunodos* est l'équivalent d'*ekklesia*.

2 Augustin d'Hippone, Homélie 131,10 : lam enim de hac causa duo concilia missa sunt ad Sedem Apostolicam: inde etiam rescripta venerunt. Causa finita est: utinam aliquando finiat error!

3 Le mot *catholique* utilisé par Vincent n'a pas de sens confessionnel. Dans la tradition ancienne (en grec *katholikè*), reprise par le Credo, *catholique* se rapporte au tout de la foi apostolique de l'Église, dans son extension géographique (œcuménique) et temporelle, englobant la foi et les croyants. De même, *orthodoxe* n'est pas un caractère confessionnel d'une Église, mais un attribut de la foi juste, conforme à la Tradition apostolique.

4 Vincent de Lérins, *Commonitorium*, 11.

5 Hyacinthe Destivelle, *Le concile de Moscou (1917-1918)*, Cerf 2006, 505 p.

6 Ignace d'Antioche, 2^e siècle, Lettre aux Ephésiens, IV, 1-2.

7 Liturgie orthodoxe.